

# Encore les "berbots"

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214559>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;  
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



**Sommaire** du Numéro du 8 mars 1919. — Le bûcheron (Jean des Sapins). — Le cri du cœur (Octave D.). — Encore les « berbots » (Mare à Louis). — Le verre d'eau des conférenciers (C. du R.). — Les actes. — Feuilleton : Du Jorat à la Cannebière (O. Badel), suite. — Boutades.

## LE BUCHERON

### Portrait villageois

Il s'appelle David. Mais comme ils sont nombreux, de ce nom, au village, on dit toujours en parlant de lui, le grand David. Il vit seul dans une vieille maison, à la lisière de la forêt, juste à l'endroit où la route, quittant le village, s'en va dans la montagne. Là, il n'entend que le murmure du ruisseau et les voix mystérieuses de la forêt qui arrivent jusqu'à lui.

L'âge qu'il a ? Personne ne le sait exactement. On lui a toujours vu cette barbe noire en broussaille, ce front bas, ces traits taillés à coups de hache et ces rides profondes qui creusent ses joues. Ce qu'on sait, c'est qu'il a couru, dans son jeune temps, le vaste monde et qu'un beau jour il est revenu au village aussi pauvre qu'il en était parti.

Il va en journées. Il est toujours très occupé. Grand, fort et robuste, on le laisse travailler à sa manière parce que c'est un bon ouvrier. Personne comme lui ne connaît la manière d'abattre un sapin, de l'ébrancher, de l'écorcer et surtout de le descendre en bas les longs « châbles » par lesquels on atteint la route. Et avec ça, jamais d'accident ; tous reviennent sains et saufs ; il y a bien de temps à autre un coup ou une égratignure, comme on dit, mais rien de grave. Les autres bûcherons règlent tous leurs mouvements d'après lui ; on le craint parce qu'il est fort, parce qu'il est adroit et aussi, comme tous les taciturnes, à cause de ses colères.

Il connaît les grandes forêts du Jura comme s'il y avait toujours vécu. Il ne se perd jamais, pas même quand le lourd brouillard d'hiver descend sur toutes choses, comme pour les ensevelir dans sa fine mousseline. Ceux qui partent au bois avec lui disent volontiers : — Pour sûr qu'on est tranquille, on a le grand David avec nous.

Il parle peu ; il n'aime guère la compagnie ; rarement on le voit à la pinte, mais quand par hasard il y va, on ne reste pas longtemps près de lui ; on l'évite plutôt parce que, le vin le gagnant, il a des colères terribles. Doux à l'ordinaire et aimant à rendre service, il devient brusquement querelleur et loquace dès qu'il s'accoude aux tables d'auberges. Il parle alors par mots hâchés, par interjections, par jurons et par bouts de phrases vides de sens. Se sentant incompris et pour donner plus de poids à ses paroles, il les ponctue d'énergiques coups de poing qui font trembler toutes les tables et tous les tabourets de la salle à boire. Alors, apercevant le vide se creuser autour de lui et le pintier manifester ouvertement sa mauvaise humeur de voir partir les clients, il se lève et rentre chez lui. Le lendemain, il ne sort pas.

On a beau l'appeler pour aller au bois, c'est peine perdue, il ne répond même pas.

Sa vie, c'est dans la forêt qu'il la vit !

\* \* \*

Ils sont quatre bûcherons qui travaillent ensemble. Ils abattent les sapins pour la grande scierie de la Combe. Il y a Charles à Edouard et Auguste qui sont les plus jeunes. Il y a aussi le vieux Samuel qui va quand même au bois malgré son grand âge. S'il s'écoutait, il resterait à la maison, mais c'est plus fort que lui. Quand il entend le galop des chevaux et les lourds chars passer sur la route plus rien ne le retient. Et il y a le grand David. On ne fait rien sans lui.

Ils partent à la pointe du jour. Les jeunes conduisent les chevaux, cependant que Samuel et David s'installent sur la botte de foin, au milieu du char, parmi les grosses chaînes entrecroisées, les haches, les scies et l'épieu qu'on appelle aussi, chez nous, le « pieufer ».

Quand on sort du village, il y a cette route qui monte par grands lacets réguliers. C'est une belle route, solitaire au milieu des sapins. Et au-dessus, quand on lève la tête, on voit les crêtes du Jura, cette succession de rochers qui forment une longue muraille surplombante. Au ciel les étoiles pâlisent, et lentement l'aube cède à l'aurore.

On monte pendant une heure, quelquefois deux. Il n'y a pas un bruit, seulement cette plainte monotone du ruisseau qui saute sur les pierres, là-bas, au fond du ravin. Les grelots des chevaux marquent la cadence des pas et les hommes fument leur pipe.

Sur le haut plateau de la Joux s'étend la forêt. Les sapins, hauts et droits, se ressemblent tous, ayant la même hauteur, la même écorce où la résine pleure et près de la cime, un bouquet de branches qui se balancent au vent. Ici et là des ronces et des taillis de framboisiers. Sur le sol détrempe les roues creusent de profondes ornières et les sabots des chevaux s'impriment fortement dans la mousse.

A peine arrivés, les bûcherons se mettent à la besogne. Pendant que le vieux Samuel dépose au pied d'un arbre le foin, les outils et le sac aux provisions, le grand David empoigne la hache à deux mains. D'abord il ôte sa veste, crache dans ses mains calleuses tachées de résine, se campe fortement en face du grand sapin qu'il faut abattre et lève la hache dont l'acier brille. Alors les grands coups à la volée tombent à intervalles réguliers. Tout autour du tronc, le bois saute en éclats ; une large entaille blanche apparaît. Quand elle est assez large, les jeunes prennent la grande scie à deux mains dont les dents mordent le bois, faisant de chaque côté un petit tas de sciure. Ils ont un genou posé sur le sol ; leur corps se balance d'un mouvement régulier, cependant que la scie va et vient sans trêve. Le temps s'écoule... On entend un craquement sourd. Les bûcherons s'éloignent laissant le grand David seul qui élargit la brèche. Le sapin s'incline, il hésite, il semble chercher un appui. Soudain l'arbre

gémît puis, d'un seul élan, il roule sur le sol, rebondissant sur les rocailles.

Comme des chasseurs s'approchant du gibier abattu, les hommes reviennent. Ils saisissent les haches, et les voilà donnant de grands coups à la volée jusqu'à ce que l'arbre, entièrement dépouillé, soit précipité en bas le « châble » d'où il atteint la route.

C'est ainsi qu'ils travaillent pendant toute la matinée. Vers midi, ils s'arrêtent pour manger. Le vieux Samuel a fait un bon feu ; il a chauffé la soupe dans la gamelle, soigné les chevaux, et entassé les branches.

Quand l'ouvrage presse, vite ils reprennent leurs haches. Les uns après les autres les grands sapins s'inclinent, tandis qu'en bas on pourra bientôt hisser les « billons » sur les chars à l'aide des « crosses », des crics et du « pieufer ».

Vers le soir seulement, les hommes posent leurs outils et remettent leurs vestes tandis que les chars descendent vers la plaine, craquant sous le poids de la charge.

\* \* \*

Alors le grand David redescend seul. Il traverse les fourrés épais, il surveille le passage du gibier et parfois tend des pièges. Il connaît le gîte du lièvre, le terrier du renard et la piste du chevreuil. Et, bien qu'il n'ait jamais demandé à la préfecture un permis de chasse, il lui arrive souvent de sortir de la forêt — par les nuits sombres — avec quelque chose de lourd dissimulé sous sa veste de laine brune.

JEAN DES SAPINS.

## LE CRI DU CŒUR

DANS un établissement de détention où l'on emploie les détenus à la culture du sol, cinq ou six de ces derniers sont chargés, par une belle après-midi d'octobre, de récolter les fruits du verger. L'un des arbres, un magnifique poirier, est situé non loin de la haie qui borde la voie publique ; aussi, les gamins du quartier ont-ils eu soin d'aller, en tapinois et à moult reprises, remplir leurs poches de fruits succulents, tant et si bien que les branches les plus accessibles sont vierges de poires.

Comme de juste, une indignation légitime se manifeste-t-elle chez ces détenus.

« Regardez donc, dit l'un d'eux, quelle bande de voleurs il y a par là ! »

Octave D.

## ENCORE LES « BERBOTS »

Le mot *berbot* ou *barbot*, que nos amis de la Combe veulent monopoliser, est plus répandu dans le canton qu'on ne le suppose. M. Eug. M. dans le *Conteur* de samedi dernier, montre qu'on l'emploie aux Ormonts. Le Jorat le connaît aussi mais dans un autre sens. Un *barbot* est une petite rave, chétive, atrophiée, qui n'est pas arrivée à son plein de croissance, on *barbot de rava*.

Il paraît qu'autrefois on apprêtait en Savoie aussi les raves au barbot. C'étaient les raves bouillies. « Mettez, lit-on dans les notes de la

*chanson de Rocati* ou *chanson de l'Escalade de Genève*, publiée en 1903, mettez les raves entières et non pelées dans une marmite, avec de l'eau et du sel : laissez-les cuire à gros bouillons jusqu'à ce qu'elles soient amollies, et servez chaud ».

C'était jadis une plaisanterie fréquente, à Genève, que de reprocher aux Savoyards leurs maigres repas de raves bouillies. Aussi l'auteur — ou les auteurs — du *Céquelaino* ne s'en font pas faute. La tentative de Charles-Emmanuel (1602) a piteusement échoué. On vient apprendre au duc que les Savoyards qui ont voulu escalader les murailles de Genève sont prisonniers. Le duc en est tout marri et confus. Le « Céquelaino » le fait parler ainsi :

« M'enfermeray tot solet dian ma sanbra ;  
La vergogne n'en sara pas se granda.  
Faray fréma lè pourte du satè  
Qu'on ne verra min de zor à travers.  
Y que dedian ze faray pénitencé ;  
De tranta zor ne mezeray pedancé  
Segneu qui say quaque *rave u barbo*  
Tremé de chu avoy dé zescargo. »

Ce qui signifie : Je m'enfermerai tout seul dans ma chambre ; la vergogne n'en sera pas si grande. Je ferai fermer les portes du château (de telle sorte) qu'on ne verra pas de jour à travers. Ici dedans, je ferai pénitence ; de trente jours ne mangerai pittance, *sinon que ce soit quelque rave au barbot*, crème de choux avec des escargots.

Les Savoyards prisonniers sont condamnés à être pendus. Ils sont 13, nombre fatal. Le maître des hautes-œuvres les exhorte ainsi :

« Vo vo saria mio trova du festin  
Se vo n'ètia pas venu tant matin.  
Escousa don se vo n'i pas dé *ravé* ;  
On vo bafa dé courde apretayé.

..... Lou corbay  
Ein veisé za onna zoulia tropa  
Que s'apreston à bin fére la goba.  
Ein vo mezan e crieron : Cro ! cro !  
Vo chuanti bin lè *ravé u barbo*.

Ou, en français :

Vous vous seriez mieux trouvés du festin, si vous n'étiez pas venu si matin. Excusez donc si vous n'avez pas des raves. On vous donnera des cordes apprêtées. Les corbeaux... en voici déjà une jolie troupe qui s'apprêtent à bien faire la gobée. En vous mangeant, ils crieront : « Cro ! cro ! vous sentez bien *les raves au barbot* ! »

Les temps ont changé depuis et par ces périodes de restriction les raves au barbot auraient bien fait notre affaire. Les Genevois d'aujourd'hui, du reste, sont les premiers à célébrer l'excellence de la cuisine savoyarde.

MARC A LOUIS.

**Le français d'à côté.** — Le *Cri de Paris* s'est amusé à relever dans un annuaire suisse les indications suivantes :

Bâle, Grand Hôtel de l'U..., Hôtel le plus luxurieux de Bâle.

Zurich, Hôtel V..., Cuisine soignée exclusive-ment cuit de beurre frais.

Zurich, Hôtel M..., Salle de restaurant avec la bière courant du tonneau.

Bergun, (Grisons), Kurhaus B... Des poitrinaires à la poumonne ne sont pas acceptées.

Gersau Hôtel M... Chauffage central à eaux chaudes et aux poêles de carreaux.

**Pas curieux.** — Un pasteur, visitant une famille affligée, lui adressait des paroles d'encouragement et l'invitait à chercher ses consolations et son édification dans la lecture des Saints Livres :

— Instruisez-vous de la vie de notre Sauveur par de fréquentes lectures du Nouveau Testament.

— Oh ! bien, monsieur le pasteur, à vous dire vrai, on n'est rien tant pour ces nouveautés. L.

## LE VERRE D'EAU DES CONFÉRENCIERS

Les conférenciers ont généralement sur leur table un verre et une carafe d'eau. Jusqu'ici je croyais bonnement que c'étaient là des armes contre la soif. Erreur ! m'apprend Francisque Sarcey dans une page écrite il y a une trentaine d'années, où il analyse un ouvrage du physiologiste italien Mosso, de Turin.

\*\*\*

« J'ai appris dans ce livre, dit Sarcey, le secret d'un effet physiologique de la peur, dont j'ai longtemps été la victime. Voilà une vingtaine d'années que je fais des conférences ; j'ai fini par m'y habituer et par ne plus sentir, au moment de monter sur l'estrade, cette peur dont j'ai été galopé durant les dix ou quinze premières années. Et encore la retrouvée-je parfois, quoique moins intense, quand je change d'auditoire, quand je hasarde devant un public inconnu une conférence particulièrement scabreuse.

Cette peur s'accompagne de phénomènes que connaissent tous les orateurs et même tous les artistes dramatiques. Elle a reçu le nom spécial de *trac*. De ces phénomènes, deux sont particulièrement singuliers de la bouche ; la langue devient horriblement lourde à soulever, et elle chemine de tous côtés la salive qui lui manque. Nous autres conférenciers, nous avons la ressource du verre d'eau. Elle manque aux acteurs.

Je me souviens que Raynard, débutant au Gymnase dans la *Visite de noces*, avait demandé à M. Montigny d'ajouter aux accessoires un guéridon surmonté d'une carafe pleine et d'un verre d'eau. Au moment de dire sa grande tirade, il alla au guéridon, comme si c'était un jeu de scène convenu, se versa un grand verre d'eau et but. Peut-être sans cette précaution n'eût-il pas pu dire quatre mots.

Quand je vois un de mes confrères en conférence qui boit coup sur coup trois ou quatre gorgées, prononce quelques mots et revient à son verre, je sais ce que cela signifie, car j'ai passé par là, et je me dis : Toi, mon bon, tu as beau garder sur tes lèvres un sourire aimable et affecter une contenance résolue, tu te meurs de peur !

L'autre phénomène est plus délicat à exprimer : il précède le moment terrible de l'abordage. Je défie tout néophyte de la conférence, se rendant à pied au boulevard des Capucines, de ne pas s'arrêter deux ou trois fois en route. Cet effet de la peur est absolument incoercible.

Le professeur italien nous l'explique. Le moral n'a rien ou n'a que peu de chose à voir à tout cela. Les fonctions des glandes salivaires sont tout à coup arrêtées, et la vessie, par un mécanisme automatique, se contracte.

Voilà qui est bien ; mais comment le professeur de physiologie m'expliquera-t-il ce qui suit :

Supposons que, par colère de céder à une faiblesse, je prenne sur moi de résister aux effets de cette contraction. La sensation est très douloureuse jusqu'à la minute précise, où je m'assieds dans le fauteuil. Une fois là, tout besoin disparaît comme par enchantement ; je retrouve la pleine possession de moi-même.

J'ai fait dix fois cette épreuve sur ma personne ; j'ai consulté plusieurs de mes confrères qui m'ont dit avoir répété cette expérience. Qu'est-ce à dire ? La vessie, qui se contracte sous l'influence de la peur, cesserait de se contracter juste au moment où la peur devrait être la plus forte ! La chose est peu probable.

Je n'ai point d'explication physiologique du fait. Mais, moralement, rien de plus simple. On pense à autre chose ; et cette autre chose, on y pense fortement, absolument. L'être se porte tout entier sur ce qu'on a à dire. L'homme se ramasse pour ainsi dire en son cerveau. Les organes inférieurs n'existent plus pour lui.

J'avoue que cette explication n'est pas trop scientifique. Mais le professeur Mosso n'est-il pas lui-même amené plus d'une fois à reconnaître l'énergie des influences morales ?

En guerre, les blessés de l'armée victorieuse sont plus vite et plus aisément guéris que ceux de l'armée vaincue. C'est l'auteur lui-même qui le constate. Il est probable, sans doute, que l'armée victorieuse a plus de facilité pour soigner ses blessés que l'armée qui bat en retraite ou se sauve en déroute. C'est là une raison. Mais il y en a une autre avec laquelle il faut également compter. Le moral d'une armée victorieuse est plus allègre et plus résistant ; les soldats vaincus ont perdu courage et s'abandonnent.

A l'hôpital même, ceux qui sont soutenus par un moral énergique ont bien plus de chance de guérir que les trembleurs. M. Mosso cite l'exemple d'un malade que le chirurgien Porta était en train d'opérer ; le pauvre diable se mourait de peur ; et ce n'était pas cette fois une vaine métaphore, car il mourut au cours de l'opération. Le chirurgien jeta ses instruments au cadavre, en lui criant avec mépris : « Le lâche ! il meurt de peur ! »

Le professeur italien croit que la peur se peut guérir.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

demandait le bonhomme. Oui, répond M. Mosso ; et il donne quelques bons conseils. Il croit qu'en éclairant l'esprit on fortifie l'homme, en lui donnant plus de confiance en lui-même vis-à-vis du danger qu'il voit mieux et qu'il mesure plus exactement.

Tout cela est vrai, mais d'une généralité un peu vague. Tant que M. Mosso reste sur le terrain physiologique, il est incomparable. Mais son analyse morale est bien superficielle.

La peur a toujours les mêmes effets physiologiques. Mais il ne paraît pas se douter qu'il y a toutes sortes de peurs, comme il y a toutes sortes de courages.

La peur, comme le courage, ne varie pas seulement selon les caractères et les tempéraments des hommes, mais encore selon les objets qui l'excitent, selon les circonstances où elle se produit.

Il y a des peurs viriles ; il y en a de lâches. Elles ont les mêmes effets physiologiques ; Henri IV le savait bien, qui disait, en se voyant trembler à l'ouverture d'une bataille : « Ah ! misérable carcasse, tu tremblerais bien davantage, si tu savais où je vais te mener ! »

Pourquoi un héros de Reichshoffen tremblait-il parfois à passer le soir le long d'un cimetière ? Pourquoi l'homme le plus intrépide est-il sujet à la panique ? Pourquoi tel a-t-il besoin de deux minutes de réflexion pour ravoir son courage, tandis que tel autre verra son courage fuir s'il prend le temps de la réflexion ? Pourquoi...

Tes pourquoi, dit le dieu, n'en finiraient jamais.

A ces pourquoi, la physiologie n'a point de réponse. Il me semble qu'un philosophe en aurait une. »

\*\*\*

Mon ami Jean-Louis, à qui je passe les lignes ci-dessus, me dit :

— Tout cela est fort bien ; mais ni ton Francisque Sarcey ni ton physiologiste Mosso ne m'apprennent d'où vient la soif, quand on n'est pas sujet au *trac* des orateurs. Moi, que je parle ou non, je me sens sur la langue comme un perpétuel grain de sel. Mais je connais beaucoup de gens qui, sans avoir ce diable de grain, sont encore plus altérés que moi. La soif les prend à tout propos. Quand ils l'éprouvent au milieu d'amis que la vue d'une bouteille ne fait pas trembler, je l'appelle, moi, une inspiration, un don du ciel. C. du R.

**Une belle « maillée ».** — Deux amis faisaient une excursion dans le vignoble, bien longtemps avant la guerre ; tout à coup ils s'arrêtent de